

Bulletin Religieux

DU

Diocèse de Bayonne

PARAISSANT LE SAMEDI

Publié sous le Patronage de Monseigneur l'Évêque

ALBERT LÉON.

Bayonne, le Pays Basque et le Labourd

Dans le numéro du 17 Décembre dernier, M. le Chanoine Dubarat, dont l'érudition sur tout ce qui concerne l'histoire de nos 3 diocèses, n'a de limites que celle des documents, projetait sur les attaches basques de Bayonne dans le passé, toute la lumière que comporte, jusqu'à ce jour, cette question encore obscure. Pour l'élucider tout à fait, il ne resterait plus qu'à confronter, s'il se peut, par des documents directs, les renseignements évidemment de seconde main, fournis par le Pèlerin de Compostelle, et par la « Chronique de Turpin », à rechercher si Guillaume de Podensac était personnellement Basque, bien que la terre dont il tira son nom soit située dans la région bordelaise et si par « lingua vestrâ » il faut entendre la langue euskarienne ou celle des Gascons. Mais quand, par improbable, cet examen conduirait à prouver que Bayonne n'a pas été à un moment donné, en tout ou partie, une ville basque au sens fort de ce mot, elle n'en demeura pas moins jusqu'au XII^e siècle une ville labourdine, politiquement associée au Labourd, comme le sont restés jusqu'à la Révolution Biarritz

et Anglet, bien des siècles après le temps, dont l'Histoire n'a même pas gardé le souvenir, où le basque avait supplanté le gascon dans ces deux localités. Au surplus, est-il besoin de le dire ? ce sont des motifs tirés du présent et de la pratique, non des considérations rétrospectives et théoriques, qui doivent décider des choses du présent et de la pratique, et sous ce rapport, quelle ville française est mieux qualifiée que Bayonne pour y installer un musée basque ?

Quant au fond de la très intéressante communication historique que ce problème nous a valu ici même, je n'ai pas l'intention de m'y arrêter, ni qualité pour le faire, surtout après l'auteur ; je préfère élargir le débat, comme on dit quand on veut éluder une question, l'élargir effectivement, dans le temps et dans l'espace, jusqu'aux Aquitains, aux Vascons et aux Ibères : et puisque M. le Chanoine Dubarat m'en donne l'occasion en évoquant, chemin faisant, les trois plus épineuses questions du problème basque, je demande la permission de proposer quelques brèves remarques à leur sujet.

2
Mais d'abord, quelques mots sur le nom de *Lapurdum*, auquel l'intéressant article de l'éminent érudit a aussi consacré quelques lignes en passant. Hâtons-nous de le dire, à rechercher l'étymologie des mots en dehors de leur histoire, et par la simple analyse de leurs éléments, on s'expose souvent à des mécomptes ; par de savants découpages, on finit par arriver à des explications souvent plausibles, mais dont on n'a aucun moyen de savoir si elles correspondent à la réalité, à moins qu'au contraire, un contact imprévu avec cette même réalité ne les fasse tomber en poussière : qu'on se souvienne, entre mille, du cas de *Zanahoria* « carotte », en espagnol, qu'un temps fut donné comme représentant le basque *zain horia* « la racine jaune » alors que ce mot dérive en réalité de l'arabe *açfernia*, *çafernia*. Sans l'Histoire, qui eût jamais soupçonné que les noms de l'Oise et de l'Isère dérivent également d'un ancien Isara.

En ce qui concerne le nom du Labourd, l'Histoire et la Géographie appuyées sur le Basque *Lapurdi*, ne permettent pas d'hésiter sur son étymologie ; mais si « Labourd » remonte évidemment à « Lapurdum » je veux dire au nom qui se présente ainsi en latin, touchant Lapurdum et Lapurdi eux-mêmes, nous sommes réduits, pour les expliquer, à la méthode toujours hasardeuse, du découpage. Le basque donne-t-il la clef de cette appellation, comme de tant d'autres noms de peuples et de lieux en Aquitaine, surtout en Aquitaine méridionale ? En partant de cette idée en suivant la méthode de découpage, un auteur du XVIII^e siècle proposait comme origine Lau-ur-di « le lieu des quatre eaux ». (Adour, Nive, Nivelle, Bidassoa). Etymologie plus ingénieuse que solide malgré la géographie : d'une part, en effet, Lapurdum semble avoir désigné une localité, un petit port, avant d'être étendu à la région des quatre cours d'eau ; d'autre part, la forme ancienne du

nombre quatre n'est pas *lau*, mais *laur* conservé encore en labourdin avant l'article *laurak* : « les quatre », sans parler d'autres difficultés tirées de la phonétique basque.

Dans une lettre privée, que le distingué président de la Société des Lettres-Sciences et Arts de Bayonne, M. le Commandant de Marien m'a obligeamment communiquée, M. Camille Jullian veut bien demander aux basquistes leur sentiment sur un rapprochement possible entre Lapurdi et les *quatuor signani* mentionnés par Pline dans la région des Tarbelles, au nord de Bayonne. En ce cas *Lapu di* signifierait quelque chose comme : le lieu des quatre étendards ou des quatre Tribus. Je saisis l'occasion pour porter à la connaissance du public compétent ce nouvel aspect de la question, en espérant qu'il appellera d'intéressantes réponses. Pour ma part, j'en dirai avec franchise quel est mon sentiment jusqu'à plus ample informé.

Sans doute, il n'existe actuellement en Basque aucun mot *ur* ou *pur* ou qui en puisse dériver, signifiant *étendard*, *tribu*, ou *peuple* ou rien d'approchant ; mais cette raison ne suffit pas pour écarter sans autre examen le rapprochement proposé, car *ur* ou *pur* pourrait représenter un ancien mot aquitain disparu. La véritable difficulté réside à mon sens dans l'impossibilité de voir dans *lap* ou dans *la* (selon qu'on analyse, *lap-ur-di* ou *la-pur-di* le représentant de *laur* « quatre ».

Au contraire, rien ne s'oppose, sans cependant l'imposer, à ce que l'on découpe *lapur-di*, car *lapur* est connu comme nom de divinité, ainsi que M. le Chanoine Dubarat le rappelait fort à propos après le P. Fita, et *lapur* encore subsiste en Basque comme nom commun avec la signification de « voleur » ou « brigand ». D'autre part, *-ti* passé à *-di* après *-r-* est un suffixe toponymique basque bien connu et que l'on retrouve dans l'antiquité sous la forme *-te*, par exemple dans *Ilerte* des monnaies Ilériennes, nom dont les latins ont fait *Ilerda*, aujourd'hui *Lérida* en Aragon.

Le cercle des possibilités semble donc se resserrer et ne laisser place pour notre *Lapurdum*, *Lapurdi* qu'à l'alternative : « Terre du Dieu Lapur » ou comme on l'a déjà proposé, « terre des brigands » ou quelque chose d'approchant : cette dernière appellation conviendrait assez à ces parages alors peu fréquentés et partout mal fréquentés, si souvent sillonnés depuis par tant d'invasions.

Aussi bien le nom divin et le nom commun peuvent-ils avoir la même origine et coïncider dans l'idée de guerre, de dévastation ou de pillage. Mais pour ne pas prendre congé de *Lapurdum* sur une impression aussi sombre, rappelons que si cette côte était peut-être peu sûre aux voyageurs, elle offrait en récompense l'attrait de ses succulentes langoustes, « *locustae lapurdenses* » ; vantées par Sidoine Apollinaire.

Qu'en Aquitaine, en haute Aquitaine tout au moins, ont ait parlé, avant l'époque romaine, une langue très voisine du basque, c'est ce qui n'a plus besoin aujourd'hui de démonstration : nombreux sont, en

3

effet, dans l'ancienne Aquitaine, du moins dans la région des Pyrénées les noms de lieux, de divinités et de personnes qui se laissent expliquer par le basque, Luchaire l'a surtout en ce qui concerne les « Origines linguistiques de l'Aquitaine » et ailleurs. Dans la plaine, avouons-le, il en va autrement : les noms qu'on peut appeler bascoïdes, n'apparaissent plus que dispersés ou par petits groupes isolés, mais ils sont tout aussi reconnaissables. Faute de témoignages antiques et dans l'ignorance où nous sommes de l'histoire intérieure des Vascons pendant et après leur invasion en Novempopulanie, il est le plus souvent difficile de savoir en présence de certains noms euskariens de la plaine, s'ils sont le fait des anciens Aquitains ou d'établissements fondés par les Vascons du haut Moyen-Age.

J'hésite entre ces deux hypothèses pour des localités landaises telles que Arrengosse qui rappelle le nom basque d'Arcangues (Arrangoitze), Biodos quasi homonyme de Viados en Soule (Bildoze), et surtout Biscarrosse sur le littoral; ce dernier nom dont tous les éléments sont basques; le thème (Eizkar) « dos collines » et suffixe, est donné par les Basques à une localité de haute Navarre, le basque de langue, que les Espagnols nomment Biscarruese conformément à la phonétique castillane.

Il y a pourtant dans la plaine une région de l'ancienne Aquitaine où l'antiquité nous montre des noms à figure euskarienne : je veux parler de la région d'Auch. Les anciens habitants de cette ville et de son territoire : les Auscitains sont appelés Ausci par les auteurs latins, et leur capitale était Eli (m) berre : l'euscarisme ou le proto-euscarisme de chacun de ces deux noms est confirmé par l'autre. Eli(m) berre est une variante des divers Iliberris dont je reparlerai, et répond comme eux au basque (H)-iriberri « ville neuve ». Quant à Ausci, Humboldt le premier plus heureux ici que dans mainte autre de ses étymologies trop hasardées, signala le rapport de ce nom de peuple avec les mots Euskara — Euskaldun.

Monsieur Jullian relève le même thème : Ausc, — affublé d'une désinence latine de génitif, sur une épitaphe de l'époque romaine à Saint-Estéban entre l'Ebre et Vitoria, sur le territoire des anciens Vascons : M. Porcius Tonius Ausci filius. C'est le même radical qui est à la base de Vasco; ce qui confirme l'identité d'origine des Vascons, des Ausci et des Basques. L'élément *usc* ou *usk* commun aux thèmes *eusk* et *ausc*, semble une réduction de *Vasc* — amenée sans doute par *a* — et par *e* — antécédent, ce qui expliquerait la coexistence à date ancienne des thèmes Ausci et Vascones, à moins qu'elle ne reposât sur des variantes dialectales.

L'*a* et l'*e* initials pourraient en outre représenter un article ou un démonstratif soudé au substantif, comme dans le français *lierre*, *lendemain*, de *l'ierre*, *l'endemain*, car on a de fortes raisons de croire que le basque a connu jadis un article ou démonstratif préfixé. Nous retrou-

vons très probablement un représentant de l'élément *usc* Osca, ville des Ilergètes, aujourd'hui Huesca, et dans Ile-Osca a un nom de ville dans la région de l'Ebre (Il équivaut sans doute à *iri* basque actuel), et dans le nom des *Osquidates* de l'ancienne Aquitaine.

Ne pouvant citer tous les noms de l'Aquitaine antique trahissent une parenté euskarienne des plus étroites, je termine cette question en mentionnant 3 noms de personnes trouvés dans plusieurs reprises dans les inscriptions du Haut-Comminge et du Comminges : Nescato, Andere, Gison (variante Gison). En accord avec la signification basque de ces trois mots « jeune fille, dame ou femme », les deux premiers sont des noms de femme et le troisième un nom d'homme, pendant exact du propre *Homulus* qu'on trouve à l'époque romaine dans les Pyrénées.

On peut donc poser une équivalence, du moins partielle, entre Basques, Vascons, Aquitains : plus précisément, au point de vue de la langue et des institutions (le problème de la race est beaucoup plus obscur), les Basques continuent les Vascons de l'époque romaine, et ceux-ci étaient un rameau de la souche aquitaine ou d'une souche aquitaine, j'entends que certains Aquitains, sinon tous, et les Vascons avaient, comme peuple, sinon comme race, une commune origine.

Dans ces conditions, une nouvelle question se pose : l'Éuskara, en France, continue-t-il sans interruption, la langue aquitaine que qu'y trouvèrent les Romains, ou bien a-t-il été apporté d'Espagne par les envahisseurs Vascons du VI^e siècle de notre ère, dans une région préalablement romanisée ?

(A suivre)

ALBERT LÉON

VARIÉTÉS

Bayonne, le Pays Basque et le Labourd (suite)

Contre cette dernière opinion qui longtemps fut généralement acceptée au moins depuis Oihenart, il ne me semble pas que puissent prévaloir les réserves de Luchaire, les affirmations de M. Brunot

5

et l'opinion, soutenue pendant quelque temps par Bladé, qui finit par se ranger à la thèse traditionnelle. En tout cas, que les Basques parlent une langue aquitanique, il est étonnant que deux savants de la valeur de M. Philipon et Vinson aient pu le contester à la suite de Van Eys ; si sur ce point leur avis ne s'est pas modifié, il n'a pour lui que l'autorité si justifiée, qui par ailleurs, s'attache à leurs travaux.

Mais si les spécialistes ne les ont pas suivis sur ce terrain, ils demeurent, je l'ai dit, partagés, sur la question de savoir si oui ou non, la langue basque, en France, continue sur le même sol, l'idiome des populations qui n'auraient jamais été romanisées.

Après la lecture d'Oihenart et l'historique présenté par Perroud dans sa thèse de doctorat sur les « Origines du premier Duché d'Aquitaine » (1881), je crois difficile de douter que les Basques de la Soule, de la Basse-Navarre et du Labourd, et j'ajouterai, sur les fortes preuves qu'en donne Oihenart, ceux du Guipuzcoa, de la Biscaye et de l'Alava, soient les descendants, plus ou moins mélangés avec les anciennes populations, de ces Vascons qui, comme le rappelait M. le Chanoine Dubarat lui-même, envahirent la Novempopulanie à la fin du VI^e siècle de notre ère et lui laissèrent le nom de Vasconia devenu Gascogne. Je ne puis que résumer très brièvement les raisons de mon sentiment.

1^o L'inscription latine d'Hasparren nous montre dès le temps d'Auguste que la langue des vainqueurs a pénétré en Labourd.

2^o En l'absence de documents positifs contraires, est-il vraisemblable que cette portion des Pyrénées, traversée par des voies de communications, occupée, à son extrémité occidentale, par une cohorte romaine, ait échappé jusqu'à la fin à la romanisation générale de l'Aquitaine ?

3^o Si la présence du basque en cette région n'est pas le fait des envahisseurs Vascons resserrés finalement vers le Sud-Ouest après avoir été supplantés et absorbés ailleurs par les populations romanisées de la Gascogne actuelle, d'où vient qu'à partir de la fin du VI^e siècle, le nom de Vascones ait remplacé en Labourd celui des Tarbelli, et qu'il ait désigné généralement en Gaule comme en Espagne toutes les populations de langue basque alors qu'auparavant il ne s'appliquait qu'au seul peuple cantonné dans la haute vallée de l'Ebre, c'est-à-dire dans la Navarre espagnole et une partie de l'Aragon actuelle ? Pour ce qui concerne l'Espagne, nous savons que sous les Visigoths, les Vascons envahirent le Guipuzcoa, la Biscaye et l'Alava en y effaçant le souvenir et le nom des Caristes, Vardules et Autrigons.

4^o Dira-t-on qu'il y avait dès avant la conquête romaine des tribus vascones proprement dites là où se trouvent aujourd'hui nos Basques ? Mais quel fondement faire sur une telle supposition qu'aucun texte n'atteste, et si les Vascons n'ont apporté ou rapporté le basque au Moyen-Age en dehors de leur territoire primitif, comment expliquer

les expressions transparentes par lesquelles les Espagnols qualifient cette langue et ceux qui la parlent ? Vascuence signifie « en vascon » ; latin vasconice, comme romance signifiait « en roman », latin romanice, et Vascongados signifie littéralement les Vasconisés. * Vasconicati « ceux qui parlent Vascon », réplique exacte de Euskaldunak.

5° Enfin on trouve chez les Basques, à côté du type des populations voisines un autre type qui semble attester que leurs ancêtres ne se confondent pas de tous points avec les anciens Aquitains.

En résumé, le basque est l'héritier, non en général de l'ancien aquitain ou de l'ancien idiome de certains aquitains, mais, plus spécialement au sein même de ce groupe linguistique, de la langue que parlait un peuple particulier de la Péninsule. De quel sang était-il exactement, cette question est beaucoup plus obscure. Il ne m'appartient pas de l'aborder ici ; il faudrait, pour la débrouiller, la compétence étendue de M. l'abbé Breuil sur tout ce qui touche aux races préhistoriques de l'Espagne. C'est de lui que nous attendons le mot de l'énigme.

Ce peuple nous apparaît au temps de Strabon et de Silius Italicus, établi depuis la haute vallée de l'Ebre, à l'embouchure de la Bidassoa et peut-être au-delà ; allié des Romains qu'il ne semble pas avoir combattus, il n'en maintint pas moins jusqu'à la fin de l'empire, son individualité, sa langue et son indépendance, entre les deux pays, la Gaule et l'Espagne, qui devinrent les plus romains qui furent jamais après l'Italie, ou même avec l'Italie. Le problème du maintien des Basques se ramène donc à celui du maintien des Vascons et s'y concentre.

J'arrive à une dernière question de beaucoup la plus litigieuse et la plus embrouillée ; aussi ne puis-je que l'esquisser à grands traits mal accusés : j'ai nommé la question ibérienne.

Sur les anciennes populations de l'Espagne, je ne puis faire mieux que de renvoyer au livre si fortement documenté de Philipon : « Les Ibères, Etude historique, archéologique et linguistique ».

Dans ce livre que possède la Bibliothèque de notre ville, est rassemblé tout ce que l'on peut savoir jusqu'à ce jour sur l'Espagne avant les Romains. Malheureusement, cet ouvrage, qui présente par ailleurs tant de mérites, est déparé par une singulière erreur, pour ne pas dire un incompréhensible parti pris : l'auteur, si clairvoyant sur le reste, ne veut absolument pas que les Basques se rattachent à aucun des grands groupements de population, à ce que j'appellerai les peuples historiques qui ont occupé la Péninsule, et comme il ne peut nier l'affinité au moins linguistique des Vascons avec ces derniers, d'une part, et avec les Aquitains de l'autre, il en est réduit à fermer les yeux sur l'origine vasconne des Basques ; sans alléguer aucun texte, sans répondre aux arguments contraires, il affirme gratuitement que le Basque n'est pas apparenté à l'Aquitain et, ce qui confond, que les Basques ne sont pas des Vascons.

Sur le terrain proprement ibérique, la position de l'auteur est autrement solide.

Si nous laissons de côté les autres peuples de la péninsule, deux grands groupements, M. Jullian nous l'a rappelé, sont en évidence au moment de la conquête romaine : au sud, cette florissante civilisation tartesse ou turdétane, alors en décadence qui, depuis des millénaires, occupait la Bétique et avait rayonné de l'embouchure du Tartessos, aujourd'hui la Guadiana ; au Nord-Est, les Ibères, entre l'Ebre, les Pyrénées et la Méditerranée. Mais les Ibères, venus apparemment par la Gaule méridionale, y avaient supplanté en tout ou partie ainsi que dans les régions de l'Ebre, les Tartesses qui, au moins jusqu'à la fin du VI^e siècle avant J. C. dominaient de la Bétique au Rhône. De cet état de choses, des concordances toponymiques font foi et des noms identiques jalonnent la route probable des conquérants Turdétans jusqu'en Aquitaine. Or, ces témoignages ont ceci d'intéressant pour nous, ils attestent que la langue de ces conquérants, à en juger par les éléments que la toponymie nous a laissés, était la langue même des Aquitains et des Vascons : aussi bien la toponymie vasconne elle-même proprement dite présente-t-elle des vocables Tartesses. Je renvoie à Philippon pour le détail, et je me bornerai à quelques exemples. On trouve un Hispal chez les Tartesses, aujourd'hui Séville, un autre chez les Vascons ; quatre Calagurris : un chez les Vaccaei, aujourd'hui Calahorra, dans la province de Palencia, deux autres appelés eux aussi aujourd'hui Calahorra, l'un dans la province de Grenade, chez les anciens Tartesses proprement dits, l'autre dans celle de Logroño, dans le bassin de l'Ebre ; enfin, un Calacurris en Aquitaine, qu'on croit pouvoir identifier avec Cazères (Hte-Garonne).

Or, Calagurris des auteurs anciens tel que Plin, Calacurri des monnaies ibériennes, contient le toponymique *-gurri* qui semble le même que l'adjectif basque *gorri* qui veut dire rouge, fréquent lui-même dans la partie de la Navarre où l'espagnol a remplacé le basque. A Balsio chez les Vascons, s'apparente très vraisemblablement Balsa en Bétique, et l'un et l'autre semblent nous renvoyer au basque Beltz « noir » biscayen : Balz. Je citerai la série des Iluro : Iluro de Bétique, aujourd'hui Alora ; Iluro Tarraconensis, aujourd'hui Mataro ; Iluronenses, d'où Oloron, dans les vallées de Barétous, d'Aspe et d'Ossau.

Dans Iluro se reconnaît le toponymique *Ilu*, d'où dérive certainement le basque *Iru*, de tant de noms de lieux et qui semble appartenir au même radical que *h(iri)* « ville » ; comparez chez les Basques aujourd'hui : *Irun* ; *Iruña* « Pampelune » (la ville par excellence) ; *Irube*, *Irulegui*, et dans l'antiquité : *Ilumberritani* de Plin, identifiés par Oihenart et le P. Moret avec Lumbier (supposant un basque **Ilumberri*) ville navarraise en territoire roman, à quoi répond aujourd'hui

en Soule, Iruberri ; enfin l'hybride ibéro-latin (en prenant le terme ibère au sens large), Pompaelo, donné par les Romains à Ampelune, en l'honneur de Pompée, fait encore plus ressortir la valeur de *-ilun*, latinisé en *-ilo*, gén. *-ilonis* ; *Pompailun, c'est la ville de « Pompée ».

Dans *Ilumberritani* se reconnaît d'autant mieux le *berri* basque qu'il apparaît dans tous les divers Iliberris, « ville neuve » basque (*h*)-*iri* berri. En ce qui concerne Ili pour (*h*) *iri*, l'étymologie est justifiée par le fait que le Basque aime à changer en *r*, l'intervocalique plus ancienne (ex. *Zeru* du latin *Cælum*) et par l'existence au nord-ouest de la Péninsule d'un Iria Flavia à l'époque romaine, c'est-à-dire évidemment, « la ville de Flavius ». D'ailleurs, la possibilité d'un *-l* pour un *-r* ultérieur dans Ili « ville », est appuyé par les Ulibarri nombreux en Alava, par un autre en Navarre, à l'Ouest d'Estella et même par un *Uli*. On compte au moins trois Iliberris dans l'antiquité : l'un en Bétique, l'autre dans la région de l'Ebre, et un troisième que les Romains ont appelé Helena, aujourd'hui Elna en Roussillon.

Et les Ibères ? me dira-t-on. Eh bien, ils ont refoulé ou dominé les Tartesses de l'Ebre au Rhône et même au-delà de l'Ebre, à preuve les changements de nom qu'ils ont imposés à certains lieux et même au fleuve qui depuis est appelé Iberus par les Anciens et d'où les Ibères tirent leur nom ; avant leur arrivée ce fleuve, l'Ebre, s'appelait Salduba, ainsi que la ville située sur ses bords qui est aujourd'hui Saragosse ; or, Salduba était aussi le nom d'un cours d'eau de la Bétique, nom à consonance euskarienne comme Corduba (Cordoue).

Au milieu des Ibères d'Espagne et des populations ibérisées il semble donc que les Vascons aient gardé la langue des anciens Tartesses, et qu'avec des populations de l'Aquitaine, ils représentent les Iliberris de la domination des Tartesses sinon leur race. Ce qui m'incline à penser ainsi, c'est que les inscriptions ibériennes, toutes trouvées en dehors du pays vascon, si bien analysées par M. Schuchardt dans la brochure intitulée « Iberische Deklination » n'arrivent pas à livrer un seul mot qui puisse s'expliquer par le basque, alors que cette langue donne si souvent la clef de la toponymie dans les mêmes régions.

Les Basques sont donc, si ma thèse est exacte, les héritiers et les continuateurs de la plus antique civilisation de l'Espagne, la seule qui ait jeté quelque éclat dans l'antiquité ; c'est sans doute ce qui explique que leur langue présente à un haut degré des traits indéniables qui dénoncent tout idiome que parle ou qu'a parlé un peuple d'une civilisation avancée : effacement des genres, absence de duel, extrême régularité de la grammaire, prédominance des formes grammaticales qui désignent des rapports généraux et abstraits sur celles qui ont une signification concrète et limitée.

L'héritage est assez glorieux, je suppose, pour que les Basques n'aient

The text on this page is extremely faint and illegible. It appears to be a dense block of text, possibly a list or a series of paragraphs, but the characters are too light to be transcribed accurately. The layout suggests a structured document, but the content is unreadable.